

Souvenirs d'un chirurgien-major – le bataillon valaisan en Russie – 1812

(édité en 10 feuillets dans « le courrier du Valais » en 1857)

Texte proposé par Thierry Legrand (août 2012).

Présentation, sous-titres et *commentaires* par Diégo Mané *.

Ce texte, apparemment peu répandu, est intéressant et bien écrit. Il présente les péripéties personnelles de son auteur et donne au passage bien des renseignements sur son régiment, particulier s'il en est, puisque surtout composé d'Italiens malgré sa numérotation "française". Il se rapporte aussi aux opérations de l'aile gauche de la Grande Armée dont il faisait partie. Suivons-le donc dans son dramatique aller-retour du Niemen au Niemen !



Officier de santé soignant des blessés sur un champ de bataille.

** J'ai borné mon intervention à quelques rares corrections d'orthographe et commentaires plus rares encore, la qualité du texte n'ayant pas besoin de plus. Certes, toutes les assertions de notre homme ne sont pas justes, mais elles sont l'expression de sa pensée et me paraissent honnêtement exprimées. Dont acte !*

Le 11e régiment d'infanterie légère (début 1812)

Notre régiment, le 11ème d'infanterie légère, composé de quatre bataillons et d'une compagnie d'artillerie, en tout 3.600 hommes, quitta Wesel le 28 février. Il devait faire partie de la 2e division du 2e corps de la Grande Armée, commandé par le maréchal Oudinot, duc de Reggio. La 2e division était sous les ordres du général Verdier.

L'état-major du régiment se composait de MM. Casabianca, colonel; Cacherano de Briqueras, major; Delponte, Mano, Blanc et Signoretti, chefs de bataillon. Les autres officiers dont j'ai conservé les noms dans ma mémoire étaient : MM. Pétel, major pour le départ; Cagnazzoli, Morel, Albert, adjudant-majors; de San-Bias, Beltrutti, Casalta, Ollagnier, Boïrini, Raltazzi, Guido, Del Caretto, Landinelli, Buscaglione, Bruna Tessiore, de Broglio, Pianelli, Dumoye, Gay, Pierre-Marie Dufour, capitaines; les trois derniers valaisans; Chambon, officier payeur; Fleury, Bochat, Bertrand, Louis Dufour, Voëffray, lieutenants, les trois derniers valaisans. Un troisième frère Dufour était également officier dans le onzième.

Dans l'artillerie servaient MM. Clemenzo, Champion, Andenmatten (de Viège), Caréna, de Quartéry et Ramorino. Ce dernier s'est illustré depuis dans la révolution de Pologne, et a reçu en 1833 un commandement dans l'armée de don Pedro. J'eus d'abord pour chirurgiens aides et sous-aides MM. Montazeau, Rhodi, Castelli Pauly et Lacombe. MM. Torrazzo et Rosconi furent nommés plus tard à l'armée.

Le régiment fit une première halte de 8 jours à Wolfenbüttel, une seconde de 5 jours à Brandebourg, une troisième de 10 jours à Marienwerder.

Le colonel voulant arriver sur les frontières de Russie avec tout son monde s'opposait à ce que les malades entrassent dans les hôpitaux, J'eus plusieurs fois à ce sujet les discussions les plus vives avec lui. Lorsque nous arrivâmes à Brandebourg, plus de cent malades nous suivaient sur des charettes. Je représentai avec énergie à M. Casabianca les devoirs que m'imposaient mes fonctions, sans me laisser décontenancer par ses emportements. « Je suis chirurgien-major, lui dis-je, et si je dois veiller à ce qu'aucun soldat ne quitte le régiment en simulant une maladie, je dois aussi faire entrer dans les hôpitaux ceux qui sont réellement malades... et ils y entreront. » Et moi, répliqua-t-il, « je suis colonel, et je ne veux pas qu'ils y entrent. » Ces mots prononcés, il tourna sur lui-même, tira son sabre à demi du fourreau et l'y repoussa avec effort. « Je vois bien, lui répondis-je, que je n'ai plus rien à faire ici : veuillez vous faire envoyer un autre chirurgien-major. J'ajouterai cependant qu'après un examen scrupuleux et sévère je n'ai désigné pour les hôpitaux que des soldats si gravement atteints que vous-même feriez ce que j'ai fait, si vous examiniez les malades à votre tour. Peut-être même laisseriez-vous ici quelques hommes que moi, j'espère guérir en route, en les faisant suivre sur des voitures. » Eh bien oui, Monsieur le docteur, s'écria le colonel avec colère, je verrai les malades. » Il me dit de fixer une heure pour le lendemain. Je lui fis remarquer que c'était à lui d'indiquer le moment d'une contre-visite toute nouvelle et dont je n'avais pas

besoin pour savoir à quoi m'en tenir. Chaque capitaine reçut l'ordre d'amener le lendemain, à une heure de l'après-midi, ses malades dans la cour de la maison qu'habitait le colonel. Les chefs de bataillons furent convoqués. On avait affaire à un homme qui voulait être obéi, aussi fut-on exact. Seul je m'abstins de paraître. Cependant je ne voulais pas pousser trop loin la résistance; je savais que M. Casabianca m'estimait, et que ses allures despotiques venaient moins d'un caractère hautain et d'une humeur tracassière que d'un excès de zèle et d'une vivacité naturelle chez un jeune homme de 28 ans : je restai chez moi afin qu'on me trouvât s'il me faisait appeler. Ce que je présumas arriva; après m'avoir inutilement attendu, il m'envoya chercher. J'allais sans doute essuyer de vifs reproches et m'entendre condamner aux arrêts pour avoir manqué au rendez-vous; il n'en fut rien : le colonel se contenta de me dire d'un ton assez calme : « Vous vous faites bien attendre, docteur, » Je répondis fort tranquillement que je ne croyais pas que ma présence fut nécessaire à une visite dans laquelle, lui, colonel, voulait remplir mes fonctions; que d'ailleurs j'avais fait un rapport écrit et que j'y persistais. « Allons, me dit-il, point d'humeur, voyons ces hommes. » Il fit approcher les malades l'un après l'autre, et désigna ceux qui lui semblaient devoir être envoyés à l'hôpital. De temps en temps il me demandait mon avis : je le lui donnais en y ajoutant invariablement ces mots : « du reste, vous jugerez vous-même. »

La visite terminée, il se trouva que le colonel avait désigné cinquante-sept hommes; je n'en avais porté que quarante-six sur ma liste. L'évidence mathématique était pour moi, et je ne jouis pas médiocrement de mon triomphe. Tous les officiers connaissaient la scène de la veille; ma revanche était publique; j'étais satisfait et je ne devais plus témoigner de ressentiments à un chef qui, d'ailleurs, était digne sous tous les rapports d'estime et de respect. Prenant donc la parole, j'expliquai à M. Casabianca, sans la moindre affectation, comment les symptômes apparents dont je pouvais, en qualité de médecin, mieux apprécier la valeur avaient exagéré à ses yeux certaines maladies. Il se rangea sans peine à mon sentiment; les billets d'hôpital furent délivrés comme je l'entendais, nous nous quittâmes dans les meilleurs termes et les officiers applaudirent à la fermeté que j'avais montrée. Quelques jours après, à l'occasion d'un rapport que je lui fis sur l'état sanitaire, le colonel me dit des choses obligeantes; je lui exprimai tout le chagrin que m'avait causé ce qui s'était passé à Brandenbourg et le regret que j'avais de voir qu'il n'avait pas dans son chirurgien-major la confiance nécessaire. Il me prit alors la main et me dit du ton le plus bienveillant : « Mon cher N..., je vous assure que je n'ai jamais eu l'idée de me défier de votre zèle et de vos talents, ni celle de vous faire de la peine. Soyez certain que désormais pareille visite ne se renouvellera pas et que je vous laisserai dans votre service une entière liberté. S'il m'arrivait encore de montrer quelque vivacité à ce sujet, n'y faites pas attention, je vous prie et allez votre train. Je suis obligé, ajouta-t-il, de crier quelque fois bien fort pour stimuler des officiers insoucians; il peut arriver alors que ma colère semble tomber même sur ceux qui font leur devoir; mais, croyez-moi, je sais les distinguer. » Là-dessus il me tendit la main, en me disant : « docteur, sans rancune. » Depuis ce jour-là, je ne rencontrais plus aucun obstacle dans mon service.

Ce fut à Marienwerder, comme je l'ai déjà dit, que le 2e corps fit sa dernière halte avant d'entrer en Russie. Les troupes furent distribuées dans divers cantonnements. Le régiment reçut l'ordre de se munir de farine, chaque soldat devait en emporter quatre livres au fond de son sac. Notre état-major fut logé dans le château du comte de Groeben. Obligé de nourrir tous les officiers, ce seigneur le fit sans humeur mais avec une grande parcimonie. Il exerçait dans son château et dans le village qui portait son nom un pouvoir despotique. Un domestique qui lui avait manqué fut enfermé pendant notre séjour dans un cachot bas et rempli d'eau ; sans notre intercession il aurait subi le supplice du bâton. M. le comte de Groeben me dit, lorsque nous partîmes, qu'il me souhaitait beaucoup de bonheur; mais qu'il augurait mal de l'entreprise que tentait Napoléon.

De l'entrée en Russie à la première bataille de Polotzk (juin-août 1812)

En quittant les cantonnements de Marienwerder, chaque régiment avait été prévenu qu'il devait se pourvoir d'un nombre déterminé de bœufs. Ces réquisitions faites très à la hâte et fort irrégulièrement répandirent la désolation dans les villages. Ce fut vers le 25 juin, après avoir été quelques jours auparavant passé en revue par l'empereur à Gumbinen, que le 2e corps d'armée franchit le Niémen près de Kowno. Il reçut l'ordre de se diriger vers la gauche, sur la route de Saint-Pétersbourg, tandis que la Grande Armée avec Napoléon marchait à droite sur Vilna, dans la direction de Moscou. Le 1er août mon régiment rencontra pour la première fois les Russes à Sébez, près de Wilkomir. Cette affaire, dans laquelle notre avant-garde seule fut engagée avec l'arrière-garde russe, ne nous coûta que quelques blessés. L'ennemi se retira en brûlant ses magasins.

Nous arrivâmes à Polotzk vers le 12 août, tous les habitants avaient fui à l'exception des Juifs. Un ou deux prêtres seulement gardaient le magnifique couvent des jésuites que l'on admire dans cette ville. Nous avançons toujours lorsque nous fûmes arrêtés dans notre marche et même repoussés. L'artillerie russe dont les pièces portaient plus loin que les nôtres avait sur notre artillerie une supériorité réelle. A la suite d'un engagement au-delà de Polotzk nous fûmes obligés de battre en retraite. Je venais d'établir une ambulance dans quelques maisons d'un village situé près d'une petite rivière, les blessés étaient nombreux ; l'artillerie ennemie nous suivait ; pour l'arrêter on donna l'ordre d'incendier le village. Je ne le sus qu'au moment où quelques maisons commençaient à brûler. Des soldats allaient mettre le feu à celles où j'avais installé mon service. Je les arrêtai. Un général se trouvait à quelques pas de là : je le suppliai de faire défendre quelques instants encore la position. Il fit revenir un bataillon qui tint tête aux Russes et me laissa le temps d'évacuer mes blessés.

Le 17 août nous eûmes encore le dessous dans un combat sanglant, livré à Swolna. Le maréchal Oudinot fut blessé. Le colonel Casabianca fut mortellement atteint au col en s'élançant au milieu de ses tirailleurs. Je courus à lui, échappant par miracle aux nombreux boulets qui sillonnaient la plaine. M. Casabianca expira dans la nuit, tandis que nous opérions notre retraite sur Polotzk. Les carabiniers

portèrent son cadavre sur un brancard. On l'enterra devant Polotzk et le régiment lui éleva un petit monument en bois. Je fus chargé de composer l'inscription funéraire; je n'en ai retenu que ces mots : "Dulce et decorum est pro Gallia mori". *Ici confusion de dates : le combat de Swolna où Casabianca fut blessé mortellement est du 11 août, Alors qu'Oudinot fut effectivement blessé le 17 à Polotsk au premier jour de la bataille de ce nom.*

L'ennemi avait des forces supérieures aux nôtres; il fallait l'écraser sans lui laisser le temps de se rallier; à cette condition seulement nous pouvions nous maintenir à Polotzk. Le général Gouvion Saint-Cyr, qui avait pris le commandement, résolut de frapper un coup inattendu et décisif. Le lendemain 18, dès le matin, il fit manœuvrer tout son corps d'armée de manière à faire croire au général russe Wittgenstein qu'il opérait une retraite et ne faisait que la couvrir. Une partie de l'artillerie et tous les équipages repassèrent la Dwina; mais en même temps des batteries cachées par l'infanterie étaient partout placées en face de l'ennemi. A cinq heures du soir le signal de l'attaque fut donné. Soudain les batteries démasquées ouvrirent leur feu; l'infanterie s'ébranla de tous côtés et se précipita sur l'armée russe, qui, en deux heures, fut culbutée et rejetée au-delà de ses positions. La nuit sur laquelle le général Gouvion Saint-Cyr avait compté empêcha l'ennemi de se rallier et força ses réserves à demeurer inactives.

La nuit, empêcha aussi Saint-Cyr d'exploiter son succès, et ce sont ses réserves à lui qu'il ne put engager, l'ennemi n'en ayant plus. Ce "mezzo-terme" d'une attaque à 17 h 00, imposé, dit-on, par l'épuisement des troupes, était le prix à payer en échange de la certitude que l'ennemi non plus n'aurait pas le temps d'exploiter un échec éventuel du Français.

Le général Wittgenstein s'attendait si peu à être attaqué qu'au moment où nos premiers boulets tombaient sur ses troupes, il était à moitié déshabillé et se reposait de la chaleur du jour, après avoir dîné. Cette victoire donna à Gouvion Saint-Cyr le bâton de maréchal. Le général Verdier avait été blessé d'un coup de feu. Je pus faire immédiatement l'extraction de la balle.

Pendant la bataille, je m'étais d'abord tenu avec mes aides derrière le régiment; mais la plupart des blessures étaient graves et exigeaient des amputations; en outre les boulets russes nous exposaient aux plus grands dangers; je transportais mon ambulance sur la rive opposée de la Dwina dans un grand couvent où se trouvaient déjà les chirurgiens de presque tous les autres régiments. Le premier blessé que j'aperçus en entrant dans la cour fut un aide-de-camp du général Verdier qui m'avait dit la veille : « Docteur, je ne me laisserai jamais amputer. » Il avait une cuisse fracassée, l'amputation était urgente; il s'y soumit sans hésitation et je la pratiquai sur le champ et dans la cour même. Les autres officiers de santé étant rentrés dès le lendemain dans leurs régiments, je fus obligé d'opérer la plus grande partie des blessés de la division. Le chirurgien-major attaché spécialement à l'ambulance de la division était d'une telle ignorance qu'il ne pouvait faire la plus petite opération, aussi eut-il bien soin de rester absolument invisible. Il m'est permis de dire que sans mes aides et moi, presque tous les blessés auraient manqué des premiers soins. MM. Pauli et Casetti me secondèrent avec beaucoup de zèle et d'intelligence.

Au camp de Polotzk (août-octobre 1812)

Après cette victoire les Russes nous laissèrent établir tranquillement un camp retranché en avant de Polotzk. Le général Maison prit le commandement de notre division. Notre premier soin fut d'élever de bonnes barraques pour nous défendre du froid, dans le cas où nous garderions notre position pendant l'hiver. Depuis le commandant jusqu'au dernier soldat, tout le monde était architecte, maçon et menuisier. Les maisons des faubourgs de Polotzk que l'on démolissait nous fournissaient des matériaux. Je construisis avec mes aides un petit appartement de deux pièces avec une cheminée et un plancher. Des Juifs nous vendaient du sucre, du café et même du pain blanc. Grâce aux maraudeurs nous avions des bestiaux, du tabac, des couvertures, des fourrures, des œufs et souvent même des friandises. Le vin nous manquait absolument, nous le remplacions par l'eau-de-vie de grain. Cette boisson causa dans la division des indispositions assez nombreuses, mais sans gravité. Notre vie était d'une monotonie désespérante, et notre inaction nous affligeait parce qu'elle nous faisait craindre que l'Empereur ne fut arrêté de son côté. La nouvelle de la bataille de la Moskowa livrée le 7 septembre ; et dont on nous exagéra les résultats, nous ranima et nous combla de joie pendant quelques jours; mais cette grande victoire n'ayant pas changé notre position, nous commençâmes à douter du succès de la campagne.

On avait recours à mille petits moyens pour se défendre contre l'ennui : on jouait, on prenait du thé. La découverte d'une glacière m'avait donné l'idée d'essayer de faire des glaces; j'en fis en effet quelques fois. Je remplissais d'œufs et de crème le cylindre en fer blanc dans lequel les fourriers mettent leur comptabilité; je le plongeais ensuite dans un mélange de glace et de sel, et chaque officier venait tourner le cylindre à son tour, jusqu'à ce que la congélation eut lieu. On jetait alors la crème glacée dans une gamelle et chacun en prenait sa part.

Au mois d'octobre le froid, devenu assez vif, nous avertit qu'il était temps de prendre nos précautions contre l'hiver. Nous nous mîmes à nous approvisionner de bois, à boucher les fentes qui pouvaient donner accès dans nos baraques à l'air extérieur, à nous faire de petits magasins de vivres. Je songeai surtout à me procurer du sel, de la farine et de la graisse. Quant' à du beurre il n'y fallait pas penser. Mon domestique, ancien garçon-meunier, nommé Braurt, que j'avais pris à mon service en traversant la Prusse, se trouvait avec mes chevaux au parc de nos bestiaux : je le chargeai de mettre de côté la graisse des bœufs et des vaches abattus et dont on se sert ordinairement pour fabriquer des chandelles. Je réussis également à amasser quelques livres de sel et une dizaine de livres de farine. J'avais en outre dans mon fourgon d'ambulance un jambon acheté à Marienwerder. Ces différentes provisions ne devaient être entamées que si toute autre ressource venait à me manquer. J'eus encore soin de préparer un roux épais et salé que je moulais en tablettes et qui dissous dans l'eau donnait en quelques instants une soupe très substantielle. Le moment arriva bientôt où nos précautions devinrent les unes inutiles, les autres extrêmement précieuses.

Deuxième bataille de Polotzk (18 octobre 1812)

Le 16 octobre, le régiment reçut environ 300 recrues venues pour la plupart des Etats Romains. C'était M. R... père de ma première femme qui les commandait et qui les amena à Polotzk. Le 17 au soir le canon se fit entendre aux avant-postes et les Russes s'emparèrent de quelques positions. On ne douta point d'une affaire pour le lendemain. Notre armée était trop faible pour lutter avec avantage contre le corps de Wittgenstein, qui avait reçu depuis des renforts considérables ! Le maréchal Saint-Cyr ne songea donc pas à opposer une résistance opiniâtre mais seulement à évacuer Polotzk honorablement et en bon ordre. Cependant personne ne connaissait les intentions du général en chef; on ignorait l'incendie de Moscou, aussi chacun s'attendait à se battre le lendemain. En effet, le 18 au matin, les troupes furent mises sous les armes. Au moment où les premiers coups de canon furent tirés du côté des Russes, j'entendis M. Dufour, cadet de Monthey, dire à son chef de bataillon : « Mon commandant, il faut que je gagne aujourd'hui la croix d'honneur. » Il fut tué quelques heures après en s'élançant à la tête de sa compagnie pour chasser les Russes d'une redoute dont ils s'étaient emparés. M. Bertrand, autre officier valaisan, mourut aussi en encourageant ses hommes. Très peu des jeunes recrues arrivées l'avant-veille échappèrent à la mort; ces braves gens, pour se venger des plaisanteries que leur adressaient les autres soldats au moment où l'action allait s'engager, coururent au devant du danger avec une intrépidité sublime. J'établis mon ambulance sur la route du faubourg le plus voisin. La retraite que la force de l'armée russe et la faiblesse de notre armée semblait devoir rendre inévitable s'opérerait sans doute sur ce point. Nous évacuâmes notre position dans la soirée après avoir mis le feu à notre camp et nous nous retirâmes avec beaucoup d'ordre derrière la Dwina. La brigade suisse chargée de protéger le mouvement s'acquitta d'une manière admirable de sa mission. Ce ne fut qu'à 10 heures du soir, après avoir disputé à l'ennemi et aux flammes une partie de la ville, qu'elle passa à son tour et la dernière sur le pont qui fut immédiatement incendié.

Le maréchal Saint-Cyr, blessé dans l'action, n'en conserva pas moins le commandement et ordonna le 19 la retraite en quatre colonnes sur Smoliany. Le général Maison, depuis maréchal, commandait la colonne dont mon régiment faisait partie. Tout le monde a rendu justice à l'activité et à la prudence de ce général. La retraite qu'il dirigea fut peut-être l'événement militaire le plus remarquable de la campagne, de ce côté-là du moins. Cinquante mille Russes poursuivirent pendant un mois nos quatre colonnes réduites à 10,000 hommes et ne purent nous empêcher de rejoindre l'armée de Moscou à Bobr.

Le 31 nous trouvâmes à Smoliany le maréchal Victor venant de Smolensk avec un corps d'armée de 10 à 15,000 hommes. Notre position était très avantageuse pour livrer bataille à Wittgenstein, et déjà tout se disposait pour une action, lorsque Victor, peu d'accord avec Saint-Cyr, battit en retraite et nous força d'en faire autant.

En retraite vers la Bérésina (novembre 1812)

Quelques jours après, et, autant qu'il m'en souvient, le 6 ou le 8 novembre, le froid devint tout-à-coup très vif. Bien qu'il ne sévit pas alors autant qu'il le fit plus tard, l'armée atteinte à l'improviste par ce brusque changement de température en souffrit presque autant. Le vent du nord et une neige fine nous fouettaient si cruellement le visage que j'en pleurai de désespoir. C'est dans ces premiers jours de froid que notre corps eut un sérieux engagement à Czarniki. Je pus heureusement m'établir pendant l'action dans une maison d'un petit village et faire à mon aise les pansements et les opérations ; mais la victoire de l'ennemi me contraignit d'abandonner cet abri avec une soixantaine de blessés qui pouvaient marcher. Je n'eus d'autre ressource pendant la nuit que de me mettre avec ces malheureux dans une grange sans porte. Le vent s'engouffrait en sifflant par le toit formé dans certaines parties de poutres mal jointes et absolument démantelé dans d'autres. Toute la nuit mes pauvres blessés dont les membres se glaçaient poussèrent des cris épouvantables ; le lendemain il fallut les abandonner dans le misérable état où ils étaient ; car ils ne pouvaient suivre l'armée à pied, et nous manquions de moyens de transport. Couchés dans un coin sur quelques débris de paille, nous n'avions réussi, mon aide-major et moi, à maintenir notre corps à un certain degré de chaleur qu'en nous frottant alternativement l'un contre l'autre. Cette apparition subite du froid fut pour l'armée de Napoléon, qui revenait de Moscou, le commencement des grands désastres. Il fallut jeter dans le lac de Semlewo les ornements du Kremlin et la croix du grand Yvan.

Le 6 novembre l'Empereur apprit à Mikalewska la conspiration de Malet. Le 15 le bruit se répandit que nous allions rejoindre l'Empereur. Une joie universelle accueillit cette nouvelle. Il y avait longtemps que nous n'avions entendu parler de l'armée de Napoléon et nous ignorions les échecs qu'elle avait subis. Tous les chefs de corps reçurent en même temps à la hâte l'ordre de fournir leurs mémoires de propositions pour la décoration et l'avancement : le maréchal Oudinot qui avait repris le commandement de notre corps d'armée devait les transmettre à l'Empereur. M. Delponte, le chef de bataillon le plus ancien, qui commandait le régiment depuis la mort du colonel Casabianca assembla les officiers pour avoir leur avis sur les récompenses à demander. Je me bornais à envoyer un de mes aides à cette réunion dont je ne connaissais pas le motif. Quelle fut ma surprise lorsque j'appris de lui que je venais d'être proposé comme Chevalier de la Légion d'honneur. Ce qui me toucha surtout c'est qu'il ajouta que les officiers d'une voix unanime, avant de parler des militaires placés sous leurs ordres, avaient demandé la croix pour le chirurgien major qui, disaient-ils, avait rendu des services à tout le monde. M. Delponte m'honorait d'une estime particulière et n'avait pas besoin de cette prière pour faire une proposition en ma faveur ; mais son amitié lui fit voir avec un grand plaisir les sentiments qu'on avait pour moi dans le régiment. Le témoignage d'estime que me donna en cette occasion le corps d'officiers tout entier et l'espérance d'obtenir une récompense, objet de l'ambition de tous les militaires, et que je n'avais sollicitée ni directement ni indirectement, me causèrent une satisfaction qu'il me serait difficile d'exprimer. Cette satisfaction s'accrut encore depuis, lorsque j'appris que de tous les chirurgiens du corps d'armée proposés pour la croix de la Légion d'honneur

j'avais seul été agréé par le maréchal qui s'était borné à demander pour mes confrères des autres régiments la décoration de la Réunion. Cependant, après les premiers mouvements de joie, ceux chez lesquels une distinction flatteuse les avait fait naître se prirent à douter que l'Empereur voulût donner des récompenses à un corps d'armée qui avait été chassé de Polotzk et tout récemment encore s'était fait battre à Czarniki. Nous ignorions que Napoléon avait été battu lui-même, que son armée était détruite et qu'il n'avait plus d'espoir qu'en nous pour repasser la Bérésina. C'est dans cette alternative de crainte et d'espoir que nous arrivâmes le 21 au soir à Bobr. Le régiment bivouaqua derrière la ville abandonnée par ses habitants. J'allais y chercher un gîte ; les maraudeurs et les employés des diverses administrations avaient tout envahi. Une seule maison était vide ; un soldat mort sur le seuil, de faiblesse ou de maladie, en avait éloigné tout le monde. Nous mîmes le cadavre dehors et nous nous installâmes à sa place. Ce fut notre dernière bonne nuit et le dernier abri passable que nous trouvâmes jusqu'à notre rentrée en Prusse.

Le lendemain matin en me rendant au bivouac, je vis M. Delponte venir à moi un petit bout de ruban rouge à la main ; il m'annonça que l'Empereur avait accueilli le 19 toutes les propositions qui lui avaient été faites ; qu'on venait de lire dans le front de chaque régiment les noms de ceux qui étaient décorés et que j'étais chevalier de l'Empire et de la Légion d'honneur. Une cantinière me donna une épingle pour fixer mon ruban sur ma poitrine : j'éprouvais au milieu de ma joie un grand regret de ne pouvoir me le faire attacher par ma fiancée. Elle était à Wesel en proie aux plus vives inquiétudes et privée de mes nouvelles depuis plusieurs mois.

Le passage de la Bérésina (26-28 novembre 1812)

C'est au moment où nous recevions les faveurs de l'Empereur que nous apprîmes, mais d'une façon bien incomplète encore, les désastres de l'armée qu'il commandait. Déjà nous savions que l'avant-garde de Tschitchakoff revenant de Turquie où elle avait fait la paix nous avait prévenus à Borisow, avait détruit le pont et nous barrait au-delà de la Bérésina la grande route de Wilna. Nous n'avions d'autre ressource que de marcher sur la tête d'une armée de 60,000 hommes ou de la tourner, soit au-dessus soit au-dessous. Confiants dans la présence de l'Empereur et ignorant la faiblesse de l'armée de Moscou et la force des Russes qui nous enveloppaient de tous côtés, alors que nous ne soupçonnions pas leurs mouvements, nous n'avions que peu d'inquiétudes sur le passage de la Bérésina et sur notre retraite en Prusse. Le corps d'Oudinot continua donc de marcher en avant-garde sur Borisow, où nous arrivâmes le 25 novembre.

L'ennemi occupait de l'autre côté de la Bérésina une position formidable, avec 180 pièces de canon et la plus grande partie de ses forces qui depuis le 21 avait rejoint l'avant-garde.

Mon régiment s'étant arrêté pendant quatre heures à Borisow, ma bonne fortune voulut que les soldats qui me suivaient ordinairement comme aides d'ambulance découvrirent dans une petite maison où je m'étais installé une trentaine de livres

de belle farine. Notre premier soin fut de profiter du four que l'on trouve dans toutes les maisons russes et de faire du pain. Du jus de groseilles conservées dans du vinaigre de bière nous servit de levain. Cependant le temps pressait, nous nous hâtâmes d'enfourner notre pâte sans attendre qu'elle fut levée, et, lorsque vers les dix heures du soir, nous reçûmes l'ordre de quitter Borisow pour nous diriger vers Studzianka, notre pain était cuit. Quelques chirurgiens de la garde impériale nous remplacèrent dans la maison que nous abandonnions, nous leur laissâmes quelques pains de notre façon.

Studzianka est un petit village au-dessus de Borisow. Un pont pouvait être facilement jeté sur ce point où la rivière est guéable. L'empereur, pour tromper l'ennemi sur l'endroit où il comptait effectuer son passage, donna l'ordre à un bataillon d'ouvriers de ramasser ostensiblement vers Oukoholda, pendant la journée et la nuit suivantes, une grande quantité de matériaux. En même temps il fit interroger sur les chemins qui conduisaient à Minsk des Juifs qu'on laissa libres ensuite, dans la pensée qu'ils rapporteraient aux Russes les questions qu'on leur avait adressées. Cependant le général Eblé préparait dans le plus grand silence près de Studzianka tout ce qui était nécessaire pour jeter au point du jour un pont sur lequel on ferait passer immédiatement quelques régiments. Ce fut une nuit solennelle que la nuit du 25 au 26 novembre. Elle allait décider du sort de l'Empereur et de ses derniers bataillons. Si l'ennemi avait quitté la position qu'il occupait à Borisow pour se placer en face de Studzianka, c'en était fait des débris de l'armée française, et cependant, telle est l'indifférence des soldats, qu'on n'apercevait sur le visage des nôtres aucune inquiétude. Le croirait-on, les hommes du 11^e régiment qui avaient les voix les plus agréables se réunirent par pelotons et pendant toute la nuit les forêts sauvages que nous traversions retentirent des chants italiens les plus harmonieux. L'empereur s'arrêta sur la route de Borisow à Studzianka dans un château du prince de Radzivil afin d'assister le lendemain à la jetée du pont ; il dut entendre les chants et s'en réjouir.

Le 26, à la pointe du jour, tous les matériaux étaient prêts : quelques heures auraient suffi pour construire le pont ; mais un accident qui survint aux chevalets du milieu ne permit d'achever le travail que vers une heure de l'après-midi. Par bonheur, l'ennemi, qui durant la nuit était en force en face de Studzianka, avait reçu l'ordre de se retirer. Quelques régiments seulement furent laissés en observation avec quelques pièces de canon. Les travaux actifs mais simulés que Napoléon faisait faire au-dessous de Borisow furent sans doute la cause du rappel des Russes vers cette ville.

Un escadron de cavalerie traversa la Bérésina à la nage, portant en croupe une compagnie de voltigeurs qui devait éloigner de la rive les tirailleurs pendant le passage des premiers régiments. Mon régiment passa le second. L'empereur entouré de plusieurs maréchaux se tenait auprès d'un feu à l'entrée du pont. La présence de Napoléon faillit me priver de ma provision de vivres et des pains que nous avions fabriqués la veille à Borisow. C'est, à coup sûr, au milieu de si grandes choses un bien petit événement, mais je raconte mon histoire plutôt que celle de l'armée et je ne puis le passer sous silence.

L'ordre avait été donné, afin de rendre le passage des premiers régiments plus rapide de ne laisser s'engager sur le pont en même temps que les troupes, aucun cheval de bagage. Je le savais ; mais je savais aussi qu'on ne se conformait pas strictement à de pareils ordres. Un de ces petits chevaux polonais qu'on appelle des cognats portait mon linge à pansements, ma caisse d'amputation, les provisions que j'avais faites à Polotzk et un superbe jambon que je venais de retirer de mon fourgon d'ambulance où je l'avais tenu en réserve jusqu'à notre arrivée à Studzianka. Ce fourgon était rempli d'habillements neufs et d'instruments de chirurgie ; peut-être ne pourrait-il pas passer et pourtant mon jambon était le seul objet que j'eusse songé à sauver. Craignant que mon domestique, garçon peu intelligent, eut de la peine à me retrouver si je le laissais en arrière avec mon cheval de bagages, je le fis marcher à côté de la bête, entre le premier et le second bataillon. Je le suivais tenant mon cheval de selle par la bride. J'allais atteindre l'entrée du pont lorsque par malheur, l'Empereur placé à dix pas de là se tourna de mon côté, aperçut le petit cognat et ordonna à Berthier de le faire rétrograder. J'eus beau dire que ce cheval portait mon linge à pansements, Berthier me ferma la bouche avec ces mots : « C'est l'ordre de l'Empereur. » Le fait était en lui-même peu digne de l'attention d'un empereur ; mais c'était une contravention à un ordre important, et à ce point de vue, une chose grave. Des explications en un pareil moment n'étaient pas possibles ; je fis reculer mon petit cheval, mais sans avoir perdu l'espoir de le faire passer plus tard. Les voltigeurs s'engagèrent à leur tour sur le pont : je profitai d'un moment où l'attention de Napoléon, et de ceux qui l'entouraient était attirée par une fusillade qui s'engageait sur l'autre rive entre les Russes placés en observation et le premier régiment qui avait franchi le pont, je fis entrer mon cognat dans les rangs d'une compagnie et je parvins ainsi à l'escamoter. Si je n'avais pas réussi à sauver les précieuses provisions qu'il portait, il est presque hors de doute que je serais mort de faim avec mes aides : le parc de bestiaux qui nous suivait ne put passer la Bérésina, et pendant sept jours il nous fut impossible de nous procurer des vivres d'aucune espèce. Durant ces tristes journées notre division fut occupée d'abord à tenir en échec les forces de Tchitchakof afin de permettre aux débris de l'armée de Moscou de filer sur la route de Wilna, et, ensuite à couvrir la retraite comme arrière-garde. Je venais d'échapper au danger d'être privé de toutes mes provisions à la fois. La négligence de mon domestique me faisait craindre d'être dépouillé d'un moment à l'autre ; car dans ces terribles moments la propriété n'était plus respectée ; mon premier soin fut donc, lorsque le régiment prit position, et que la nuit eut mis fin à la fusillade, de partager entre mes aides le pain et le jambon, ne laissant à mon domestique que la farine, le sel et le suif. De cette façon, si l'un de nous était volé, toutes nos provisions ne seraient pas perdues. Il fut convenu que le jambon ne serait attaqué qu'à la dernière extrémité et quand tout le reste serait épuisé.

Je reviens aux grands événements. Le corps du maréchal Oudinot avait passé le premier la Bérésina. L'Empereur nous suivit avec sa garde, qui nous servit de réserve. Ce qui avait été la grande armée traversait les marais de Zembin. Jusqu'au 29 nos divisions, pareilles à des vagues flottantes, tantôt poussaient l'ennemi, tantôt étaient poussées par lui. Le temps s'était un peu radouci et le thermomètre ne marquait plus que 7 à 8 degrés de froid. Ce fut un grand

bonheur ; car nous n'avions pour abri que les sapins, pour lit que les branches de ces arbres que nous étendions sur la neige, pour boisson que la neige fondue et pour nourriture que les aliments trouvés par le soldat sur des cadavres ennemis ou amis. Les plus prévoyants seuls avaient encore au fond de leurs sacs quelques restes du biscuit que l'on avait distribué plus d'un mois auparavant. Le 28 eut lieu le grand désastre des ponts de la Bérésina. Attaqués par Wittgenstein qui nous poursuivait depuis Polotzk et par Kutusoff qui poursuivait l'Empereur, le maréchal Victor chargé de protéger la retraite de ce côté-là fut forcé de quitter sa position et de passer la Bérésina à son tour. Soit manque de direction, soit inconcevable insouciance, une grande partie de l'artillerie et presque toutes les voitures d'équipage étaient restées de l'autre côté de la rivière avec un grand nombre de traînards. Lorsque les boulets russes atteignirent cette foule, elle se précipita en désordre sur les ponts où depuis plusieurs heures personne ne passait plus. Le corps du maréchal Victor obligé d'effectuer son passage en même temps, accrut la confusion. L'horreur fut alors à son comble. Dans ce terrible moment, le 2e corps fut très vivement attaqué. Si l'empereur accompagné de Murat ne fut accouru à la tête de sa garde pour nous soutenir et repousser l'ennemi, nous aurions été culbutés. Le maréchal Oudinot reçut dans cette affaire une seconde blessure. L'empereur était coiffé ce jour-là d'un bonnet fourré. Je pensais des blessés dans un bois près d'un grand feu de sapins et je venais de terminer une amputation lorsque mon pauvre domestique eût le bras emporté par un boulet. Mon cheval qu'il tenait par la bride afin que je n'eusse qu'à sauter dessus en cas d'alerte, fut tué du même coup. Un de nos capitaines eût la poitrine traversée par une balle. Il eut la bonne fortune de trouver un petit traîneau avec un cheval ; de cette façon il pût rentrer en France où il guérit au bout de quelques mois. Je fis, autant que je m'en souviens, trois amputations dans ce bois ; le froid était si intense que je fus obligé d'interrompre à plusieurs reprises les opérations pour me chauffer les doigts. Je ne pense pas que d'autres chirurgiens aient pratiqué de grandes opérations dans ces cruels moments. Mon domestique eut la force de me suivre pendant cinq jours ; j'avais l'espoir de le ramener avec moi ; par malheur il s'égara dans une bagarre causée par un hurrah de Cosaques. Si dans cette fatale entreprise et durant cette désastreuse retraite, l'armée française fit souvent des prodiges de valeur, on ne saurait se dissimuler que les généraux et l'Empereur lui-même commirent souvent des fautes bien graves, les Russes en commirent de plus grandes encore et c'est ce qui nous empêcha dans plusieurs circonstances, d'être tous faits prisonniers. Si les troupes de Tchitchakof par exemple avaient eu la précaution en arrivant avant nous sur les bords de la Bérésina de brûler les ponts des marais de Zembin, la retraite était coupée au 2e corps et l'armée tout entière obligée de se rendre. On ne comprend pas cette négligence de l'ennemi ; car la grande quantité de fagots qu'il avait accumulée près de ces ponts ne permet pas de douter qu'il eût l'intention de les incendier. Le 29 novembre à huit heures du matin le général Eblé mit le feu aux ponts de la Bérésina et le 2e corps chargé de couvrir la retraite s'ébranla lentement. Notre division commandée par le général Maison comptait tout au plus un millier d'hommes. Mon régiment composé de troupes légères était d'arrière-garde. Nous fûmes sans cesse harcelés par l'avant-garde russe et vigoureusement attaqués vers le soir au moment où nous nous arrêtions sur le premier pont du marais de Zembin, que le général Maison fit brûler avec les matériaux préparés

par l'ennemi. Les autres ponts furent successivement incendiés ; mais la marche des Russes n'en fut que médiocrement retardée. Ils avaient tout ce qui est nécessaire pour rétablir les ponts et pouvaient inquiéter notre flanc.

La circonstance particulière en l'espèce fut que les ponts de Zemin, absolument nécessaires au passage des restes de La Grande Armée, ne le furent pas pour ses poursuivants, le gel intense qui s'abattit alors leur ayant permis de franchir les marais gelés "à pied sec".

Fin de la retraite de Russie (décembre 1812)

Le 1er décembre nous fûmes attaqués de nouveau devant Pleszezénitz. Malgré notre belle contenance et la bravoure du général Maison, toute l'arrière-garde était perdue sans l'arrivée d'un renfort de 1.800 Polonais. Cette journée fut remplie pour moi d'événements bien peu importants et qui cependant ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Le matin je vis près de notre bivouac une petite fille de 5 ou 6 ans, abandonnée. J'aurais bien voulu emmener la pauvre enfant, ce n'était pas possible et je dus y renoncer. Au moment où je quittais nos feux, j'aperçus un cheval bien portant sellé et bridé et sans maître. Je m'en emparai, heureux de pouvoir remplacer à si bon marché le joli petit Espagnol que j'avais perdu le 28. Au moment de la vive alerte dont je viens de parler, la grand'route et le pont furent tout-à-coup encombrés de fuyards, je me dirigeai vers un marais dont l'eau me paraissait entièrement gelée. Mon cheval, dont les fers étaient usés, avançait lentement ; au bout de 10 minutes la glace se rompit sous ses pas. Je le trainais péniblement par la bride et l'ennemi gagnait du terrain sur nos derrières. Une nuée de Cosaques se montra soudain sur le flanc gauche où je marchais et tout ce qui se trouvait devant moi se mit à courir à toutes jambes. Je fus entraîné dans cette déroute et forcé de laisser là ma prise. A peine avais-je lâché mon cheval que je vis un individu abandonner à son tour une petite vache qu'il conduisait par une longue corde. Regarder autour de moi, mesurer la distance qui me séparait des Russes, concevoir l'espérance de regagner la grande route de l'autre côté du pont, servir en idée à mes compagnons un repas somptueux auquel déjà je faisais fête, tout cela fut pour moi une affaire d'un instant. Je saisis la corde et j'entraînai ma conquête. Mais, hélas ! la vache n'avait peur ni des Cosaques ni des Russes, elle marchait de son pas ordinaire qu'elle ralentissait encore si je venais à la tirer. Je vis bientôt que si j'y mettais de l'obstination, je serais infailliblement écrasé entre les deux troupes ennemies. Je lâchai donc ma bête et revins en courant sur mes pas. Des cavaliers marchaient droit aux Cosaques ; c'étaient les Polonais dont j'ai parlé tout à l'heure. Les Cosaques reculèrent, l'avant-garde russe s'arrêta et nous eûmes le temps de nous reconnaître.

Arrivé sur la grande route j'y trouvai quelques soldats du régiment et deux de mes aides-major. On avait dérobé à M. Pauly, l'un d'eux, son porte-manteau sans qu'il s'en aperçut, pendant qu'il était à cheval ; il avait eu l'obligeance de se charger du mien. Voyant combien il était difficile de se sauver avec un cheval, et craignant qu'en cas d'alerte il ne fut obligé de mettre pied à terre, je détachai

quelques vêtements et j'y adaptai des courroies en guise de bretelles, ce qui me permit de les porter sur mon dos. Nous étions séparés du régiment, ne sachant s'il était devant nous ou derrière nous. Cependant nous avançons toujours, lorsque nous rencontrâmes sur un chemin de traverse qui se dirigeait vers la droite, un sous-officier chargé de dire à tous les hommes du régiment qu'il verrait passer, de quitter la grande route et de gagner le village auquel menait le chemin de traverse. C'était une bonne nouvelle, car nous pouvions espérer trouver quelques vivres dans un endroit situé hors de la route. Nous suivîmes le chemin qu'on nous avait indiqué. A la sortie d'un bois qu'il traversait, nous nous trouvâmes dans une plaine assez étendue, à une demi-lieue d'un village et d'un château. Dans ce village nous vîmes des maraudeurs de toutes armes, mais notre régiment n'y était pas. Evidemment on nous avait mal renseignés ou un contre-ordre avait été donné.

Nous eûmes bientôt de quoi nous consoler un peu de notre mésaventure. Un assez grand nombre de cochons franchirent le seuil d'une étable. Les maraudeurs se précipitèrent sur ces animaux. Nos soldats les imitèrent et en tuèrent un d'un coup de fusil. Au même instant nous vîmes plusieurs militaires revenir du château avec des bidons remplis d'eau-de-vie. Un des nôtres courut à la source et rapporta une marmite pleine de la bienheureuse liqueur. Un cochon et une marmite d'eau-de-vie ! Quelle trouvaille dans de pareilles circonstances. Pour transporter plus facilement notre bête nous la coupâmes immédiatement en deux parties que nous plaçâmes sur le petit cognat chargé de nos effets de pansements. Mais voilà qu'apparaissent tout-à-coup des Cosaques qui se mettent à la poursuite de quelques-uns des nôtres. C'est une panique générale. Mes aides et nos soldats veulent laisser là notre prise et s'enfoncer dans un bois. Plus calme, je parviens à leur rendre un peu de courage et à leur faire comprendre que tandis que les Cosaques seront occupés à poursuivre les hommes disséminés dans la plaine, nous aurons le temps de nous mettre en sûreté sans abandonner nos provisions. Malheureusement nous ne connaissons pas les détours que faisait la grande route qu'il s'agissait de regagner. Je me rappelai seulement le nom de l'endroit où notre armée devait s'arrêter le soir. Dans notre trouble, nous perdîmes la direction que nous aurions dû suivre dans le bois. Nous rencontrâmes fort à propos un Juif que nous forçâmes à nous servir de guide. Mais ne nous trahirait-il pas en nous conduisant à l'ennemi ? Complètement désorientés, il nous semblait qu'il nous faisait faire fausse route... Sur mon ordre, notre homme fut lié avec une courroie de fusil, l'arme qui avait tué notre cochon fut chargée et je signifiai à ce pauvre diable qu'il serait fusillé si nous apercevions un Russe sur notre chemin. Après cette terrible menace je lui montrai une pièce d'or et lui dit qu'elle serait à lui s'il nous menait où nous voulions aller; il se jeta à mes pieds et me promit d'être un guide fidèle. Nous marchions depuis une demi-heure dans le bois lorsque l'un de mes aides-majors, M. de Montazeau, qui depuis la dernière alerte avait l'imagination remplie de Cosaques, s'écria : O mon Dieu voilà des Cosaques devant nous !... C'étaient des troncs d'arbres coupés. Nous eûmes bientôt un sujet de crainte plus sérieux. Le bruit d'une vive fusillade se fit entendre. Ce ne pouvait être évidemment qu'un engagement entre l'avant-garde russe et notre arrière-garde. Nous ne conçûmes pas moins une grande inquiétude : l'armée française se serait-elle arrêtée à l'endroit fixé, et qui, au dire de notre

guide, n'était plus éloigné que d'un quart de lieue ? Cette incertitude était pénible, elle ne dura pas longtemps et déjà rassurés par l'approche de la nuit nous ne tardâmes pas à rejoindre notre régiment. Notre lard et notre marmite d'eau-de-vie étaient arrivés comme nous sans encombre et nous eûmes la joie d'en régaler nos compagnons d'infortune. Le récit que je viens de faire n'offre certainement pas un grand intérêt, mais il peint les misères et les dangers de cette fatale retraite dans laquelle le soin de pourvoir à sa subsistance était presque devenu l'unique préoccupation de chacun. On voyait des commissaires, des sous-inspecteurs, des généraux, porter sur le dos une misérable besace, courir après une chétive nourriture. Il n'y avait plus de grades dans l'armée et, il faut le dire, les officiers ne se reconnaissaient pas davantage à leurs actions qu'à leurs uniformes. Quelques-uns cependant avaient conservé le sentiment de leur devoir, c'étaient ou des caractères fortement trempés, ou des hommes qui avaient été assez heureux pour se ménager quelques ressources.

Le 3 décembre le froid prit tout-à-coup un terrible degré d'intensité. Je vis ce jour-là l'Empereur marcher à pied au milieu d'une cohue de militaires accoutrés le plus bizarrement du monde. Lui-même était enveloppé d'une pelisse et avait la tête couverte d'un bonnet fourré.

Le 4 le thermomètre marqua 26 degrés de froid. Le général Tchaplitz nous poursuivit ce jour-là si vivement que sans l'héroïsme du maréchal Ney et du général Maison nous n'aurions pu passer la nuit à Malodeczno, bourg assez considérable où nous trouvâmes quelques légumes secs. Le 5 au matin, le froid était tel qu'il ne restait que 60 hommes sous les armes pour composer l'arrière-garde dont l'Empereur donna le commandement au maréchal Victor. Heureusement, les Russes, engourdis comme nous, n'étaient pas plus disposés à nous attaquer que nous ne l'étions à nous défendre. J'étais tellement exténué ce jour-là que j'allais m'asseoir sur la neige, si l'idée que je ne me relèverais pas ne m'avait fait faire de suprêmes efforts. Je trouvai bientôt sous un abri des officiers qui me donnèrent un peu d'eau-de-vie qui me ranima.

Dans la nuit du 5 au 6 l'empereur quitta l'armée à Smorgony pour se rendre à Paris où il porta le 29^e bulletin de la grande armée. Si des historiens animés d'une passion haineuse ont osé dire qu'il avait déserté l'armée, ils ont prouvé par cette insinuation perfide qu'ils ne connaissaient pas la situation de l'armée au moment de ce départ et qu'ils ne comprenaient pas la nécessité d'un prompt retour en France, qui permit à Napoléon d'organiser une nouvelle armée. Si l'Empereur était parti avant le passage de la Bérésina alors que nous étions cernés de tous côtés et qu'un escadron de Polonais dévoués s'offrait à le conduire par des chemins détournés à travers la Lithuanie, peut être le reproche eût-il été mérité; mais nous étions à Smorgony, nous venions de recevoir des renforts de Vilna; l'impossibilité de tenter aucune opération stratégique ne nous permettait plus qu'une chose : user du secours qui nous arrivait pour continuer la retraite le plus rapidement possible en faisant face aux Russes. Dans ces circonstances, l'accusation portée contre l'Empereur était évidemment inspirée par la haine et la mauvaise foi.

Le 8, nous arrachâmes presque de force d'une maison où il se trouvait M. Beltrut de San-Bias pour le faire suivre.

Le 9, dans la matinée, nous atteignîmes enfin Vilna. Le thermomètre monta de plusieurs degrés. M. le chef de bataillon Blanc, qui avait été envoyé de Polotzk à Vilna pour escorter des prisonniers russes, remplissait dans cette dernière ville les fonctions de major de place. Je rencontrai son domestique qui sortait de chez un boulanger, avec quelques pains blancs ; il me conduisit à son logement et chemin faisant je dévorai un de ces bienheureux pains tout entier. Le maître de la maison me fit le meilleur accueil et me donna un excellent dîner. Vers le soir, quelques Cosaques s'approchèrent des faubourgs de Vilna. La terreur se répandit dans la ville. Sachant quelles conséquences aurait une fuite précipitée qu'une attaque plus sérieuse pouvait rendre nécessaire le lendemain, je déterminai M. Blanc à quitter Vilna dans la nuit. Nous nous mîmes en route à 10 heures. Nous franchîmes assez facilement la hauteur de Ponari où le lendemain l'encombrement fut tel que ce qui restait des bagages de l'armée tomba entre les mains des Russes.

Depuis le 5 décembre mon régiment était dispersé, les soldats marchaient isolément. Un bataillon pourtant, sous les ordres de M. Signoretti, avait échappé à la déroute. Envoyé de Polotzk à Vilna avec des prisonniers de guerre il était venu à notre rencontre à Smorgony. Depuis Vilna il ne conserva guère qu'une centaine d'hommes réunis.

J'arrivai le 12 au soir à Kowno. Je trouvai un abri chaud chez l'officier qui commandait le dépôt. Là finirent nos misères. Les Russes, très affaiblis eux-mêmes par la rigueur du froid, ne nous poursuivirent que lentement; depuis le Niémen des troupes fraîches cantonnées dans la vieille Russie arrêtaient leur marche. A Königsberg, des placards affichés sur tous les murs indiquèrent à chaque régiment un point de ralliement. Le nôtre, qui comptait 3.400 hommes lors du passage du Niémen, réunit au bout de 8 jours cinq cents hommes environ dans un village situé près de Königsberg. J'eus particulièrement à regretter dans cette retraite M. R... père de ma première femme. Exténué de privations, touchant à la vieillesse, il n'eût pas la force de suivre le régiment qui s'éloignait de Vilna. Je n'ai jamais su s'il avait succombé à la faim, s'il avait succombé sous le fer des Cosaques... Je lui parlai pour la dernière fois lors du passage de la Bérésina. Au moment de mener sa compagnie à l'ennemi, il passa près de moi et me demanda si j'avais du pain. « Non » lui répondis-je, car je m'étais aperçu que la question qu'il me faisait avait été entendue par un autre officier et par quelques soldats. En même temps je le tirai par le bras à l'écart et lui donnai la moitié d'un pain de deux livres que je portai sous mon manteau. Le désir de partager avec un ami le peu qu'on avait, la crainte d'exciter l'envie, et quelquefois aussi l'égoïsme, il faut bien l'avouer, faisaient que chacun agissait avec le même mystère.